

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 19

Artikel: Lettre sans o
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185218>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

charme. Les bêtises, on en vit. C'est un élément de l'harmonie générale, aussi bien que l'ombre dans un tableau où que l'opposition dans une assemblée parlementaire. E.

Nous recommandons vivement à nos lectrices un livre charmant de M^{me} Alphonse Daudet, qui vient de paraître sous le titre : *Impressions de nature et d'art*. Il est divisé en trois parties : *L'Enfance d'une Parisienne*, suite de petits tableaux exquis dans lesquels défilent les souvenirs d'une femme poète qui est née et a vécu en plein Paris moderne. *Notes et impressions*, s'adressant surtout aux artistes, et exprimées tantôt en vers, tantôt en prose. La troisième partie se compose d'études sur la littérature contemporaine. Enfin, le meilleur éloge que nous puissions faire de l'ouvrage de M^{me} Daudet, c'est d'en détacher la page suivante, qui, nous en sommes persuadés, donnera le désir de le lire en entier :

Mes poupées. — Je me souviens encore de ma première poupée, une superbe poupée beaucoup trop grande, qui me faisait peur. Elle avait pourtant des cheveux bouclés, des yeux brillants, une jupe de soie qui laissait découverts deux petits pieds chaussés de bas à jour et de souliers à bouffettes. Après l'avoir bien admirée, je l'avais mise au fond d'une armoire, dans le désordre des vieux joujous, les bras étendus et ses yeux si vivants tournés contre le mur. De temps en temps, je la regardais, puis je la remettais vite dans sa cachette sans pouvoir m'habituer à lui parler, ni à jouer avec elle.

Après j'en eus beaucoup d'autres, des poupées mal peintes qui perdaient leurs joues roses à la moindre goutte d'eau. Quels désespoirs ! La poupée lavée, déteinte, et mes doigts rouges de ses fraîches couleurs ! On me consolait alors ; « En séchant, cela reviendra. » Et dix fois par jour, avec un grand remords, j'allais voir la petite victime, appuyée soigneusement à une chaise, fixant dans le vide son regard résigné. Une tache blanche, qui ressemblait à une larme mal essuyée, la défigurait d'un côté ; j'avais le cœur gros pour longtemps. A traîner sur les tapis, à tomber des tables, à dormir sous les tabourets, la poupée achevait de s'abîmer ; les yeux bleus se fendaient, la bouche perdait son joli sourire, les bras leur geste arrondi ; mais si quelque jour de fête m'apportait une poupée nouvelle, l'autre, avec sa tête recollée, ses bras recousus d'un peu de fil, restait la favorite. Cette préférence ressemblait à un attendrissement, comme si toutes ses meurtrissures me rappelaient de bonnes journées de jeu et mes désespoirs faciles à chaque nouvel accident. D'ailleurs, je n'avais pas encore de coquetterie, seulement la tendresse inexpérimentée, un sentiment de l'abri, car mon plus grand bonheur était de coucher mon poupon dans sa bercette d'osier, au risque de chiffonner les bonnets de dentelle avec tous leurs rubans.

Un soir, je fus tentée par de petites figures éveillées, rangées aux vitres d'un passage. Il fallut entrer et choisir, à la lueur du gaz qu'on allumait, une de ces mignonnes poupées qui souriaient fragilement dans les luisants de la porcelaine. Celle que je pris avait des cheveux fins que l'on frisait en les mouillant, des robes toutes droites comme les miennes, un tablier de batiste. En y réfléchissant, je trouve qu'elle était bien simple et bien raisonnable. Ni cachemire, ni bijoux, ni binocle d'écaïlle ; pas d'armoire à glace microscopique, de traîne, ni de pouf. Mais elle avait bien l'air d'une petite fille, plus petite que moi, et m'inspirait des soins maternels. Pour celle-là, j'ai commencé à travailler, à ramasser des brins de tulle, des coupures de rubans dans l'embrasure des croisées, autour de ce petit coin des travailleuses où le jour tombe d'aplomb comme dans une alcove drapée de grands rideaux. J'essayais de tailler ; dans la

belle étoffe aux nuances vives, suffisante pour une robe, j'arrivais, à force de maladresse, à ne plus trouver qu'un petit cercle pour recouvrir un chapeau rond. Sans me décourager, j'essayais de coudre. Peu à peu, j'appris à rester tranquille, je sentis le charme des jours de pluie sans promenade, et du travail patient qui fait l'heure courte en enfermant la minute qui passe dans la piqûre des points. Les mains si petites faisaient l'ourlet trop gros, mon fil se nouait, cassait, je devenais toute rouge, je perdais mon dé, mes ciseaux ; le peloton roulait à terre, emmêlé comme par un jeune chat.

Alors il fallait ouvrir la table à ouvrage et tout doucement pénétrer dans cette quantité de coffrets, de petites boîtes pleines d'objets menus, précieux par cela même, que l'on manie en devenant adroite, où l'on apprend à trier un cent d'épingles sans se piquer, et à démêler toute seule un échecveau au dos d'une chaise.

Les bobines à tourner, les aiguilles à enfiler, cet affinement du regard et des doigts me vint par ma poupée. Aussi je la vois tout à l'entrée de ma vie de femme, comme dans le cadre étroit d'une allée qui s'éloigne, juste assez grande pour emplir de sa silhouette d'enfant heureuse tout mon horizon d'alors.

Lettre sans o.

Dès demain, cher ami, je vais chercher une retraite chez les capucins. J'ai malheureusement perdu au jeu l'argent que ma mère m'a remis afin d'acquiescer des dettes criardes. Elle est furieuse, et je m'en désespère jusqu'à m'arracher les cheveux. J'ai déjà parlé au père gardien du Marais, qui m'a dit de revenir dans la huitaine. Tu riras, quand tu me verras une belle barbe et les épaules chargées d'une besace. Je sais que je figurerai mal avec un habit de bure, des sandales et les jambes nues. Mais je suis dans la nécessité malheureuse d'expier mes fredaines. Il faudra vivre sans argent, sans chemise, jeûner, prier et se discipliner. Cette vie est dure. Je sens que l'état auquel je me livre a ses désagréments ; mais je ne suis pas maître d'agir d'une autre manière. Ma pénitence ne sera qu'une suite nécessaire de l'état affreux qui m'accable. J'ai été dupé, ainsi qu'un blanc-bec sans expérience, par des femmes intrigantes. Cette avarice m'affablait d'une livrée grise. Ne crains pas que j'aie humblement fait la quête, c'est un métier auquel je n'entends rien, et qui est humiliant ; j'aspirerai à devenir père, et je parviendrai aux dignités supérieures. Un gardien a des privilèges. J'irai dans les campagnes prêcher, dire la messe, éteindre le feu et aider les curés dans leur desserte : cela vaut quelque petite aubaine. Ma vie sera plus utile à la patrie que celle de la plupart des Bernardins et des Célestins de ce siècle. Je sens, à la vérité, une peine extrême à quitter la jeune Babet. Elle est si gentille, sage, entendue ; elle aura du bien, et j'ai désiré m'unir à elle par le mariage ; sa tante m'en a flatté ; mais il n'y faut plus penser. Cependant le sacrifice est rude. Une charmante maîtresse et une femme estimable valent mieux qu'un capuce de laine et un cilice ; ces idées me tuent, quand je pense qu'une cellule est le seul asile qui me reste, et qu'il faut dire un éternel adieu aux plaisirs du siècle. Ma mère, irritée, me prépare une chambre chez les Lazaristes, mais je préfère à ce supplice celui de me précipiter dans la rivière.

J'ai été tenté de m'arranger avec un capitaine ; mais ma taille est petite et je suis timide à l'excès. D'ailleurs, j'aime ma liberté. Je suis cependant menacé de la perdre. Tâche de me mettre en grâce auprès de ma mère. Elle chérit l'argent ; mais elle est assez pieuse, et elle a un prêtre de Saint-Sulpice qui la dirige. Qu'il lui parle du ciel et de l'autre vie, peut-être la ramènera-t-il à des sentiments plus humains. Elle n'est pas curieuse de faire un capucin dans sa famille. Elle n'a qu'à s'imaginer qu'elle m'a avancé mille écus sur l'héritage qui me reviendra quand elle quittera la terre. Il sera facile de la déterminer, car elle a de la vanité, et elle est capable de se laisser prendre par la patience et les caresses. Si elle résiste, je m'enterre définitivement. Je ne me fais plus raser ; et n'ayant pas de gîte ni d'espèces, je me prépare d'avance la face pâle d'un pénitent. Au reste, le métier que je vais embrasser est assez avantageux dans la vie présente et la vie future. Un père quêteur de la rue Saint-Jaques m'a assuré qu'il n'y a jamais eu de capucins dans l'enfer.

L'empereur et l'impératrice d'Autriche viennent de célébrer leurs noces d'argent, et l'impératrice Elisabeth est encore fort belle. Ce mariage royal fut un mariage d'amour. On raconte que la demande fut faite d'une façon très inattendue et très chevaleresque. Le jeune empereur avait rencontré aux eaux de Carlsbad ses trois belles cousines de Bavière : la princesse de Tour et Taxis, la princesse Elisabeth et la princesse Marie-Sophie. Il avait dansé avec toutes les trois, — moins peut-être avec la plus jolie, — la princesse Elisabeth, dont les cheveux bruns si magnifiques, pouvaient faire alternativement un triple diadème ou un manteau de roi.

En revenant d'une promenade à cheval avec son cousin François-Joseph, la jeune fille vit sur une table un grand album. C'étaient des vues d'Autriche, du Tyrol, de Hongrie. L'empereur les lui montra. Oh ! les beaux pays ! les beaux pays ! répétait-elle dans son admiration. Alors, à demi-voix :

— Voulez-vous qu'ils soient à vous ? voulez-vous y régner ?

Et comme rougissante, tremblante, bouleversée, la princesse ne répondait pas, l'empereur lui offrit une fleur d'edelweiss. Elle la prit. Ils étaient fiancés.

En souvenir de ce premier présent, la famille impériale va donner à l'impératrice Elisabeth un diadème d'edelweiss en diamants.

Cette fleur, emblème de l'amour pur, qui, dans la superstition du Tyrol, porte bonheur, ressemble à une petite marguerite à longs pétales espacés. Elle est revêtue d'un duvet soyeux comme si elle avait été taillée dans du velours blanc. C'est la fleur frioleuse des montagnes.

Guéliârè et lo mâidzo.

La fenna à Dzaquîè Guéliârè étâi tant malâda que l'avâi faillu allâ queri lo mâidzo, qu'arrevâ ein cariole avoué on cocher.

Cé Dzaquîè Guéliârè étâi on coo que n'amâvè pas pâyi clliâo à quoui dévessâi ; assebin l'avâi adé lè z'hussîè et lè protîureu à sè trossès et nion n'amâvè avâi à féré avoué li. Enfin quiet ! c'étâi on bracaillon.

— Mè volliâi-vo pâyi, se lâi fe lo mâidzo, que sè démaufiâvè ?

L'autro soo dou dzaunets dâo gardaroba, lè montrè âo mâidzo et lâi dit : Vouaiquie dou louis d'oo ; ora soigni bin cllia pourra fenna, et se vo la tiâdè âo se vo la garidè, lè louis sont por vo. Vouaiquie voutro cocher que sarâ témoein.

L'est bon. Lo mâidzo vouâitè la malâda et ve dè suite que le ne sè garetra pas. Baillâ cauquîès remido, revegne onco on part dè iadzo et à la fin la pourra fenna verâ lè ge. Guéliârè, quand fe vévo, n'avâi pas mé idée dè pâyi què dè sè niyi et quand lo mâidzo lâi recliâmâ oquiè, Guéliârè lâi fâ :

— Mâ vo dâivo rein.

— Coumeint ! onco que vo m'âi promet dou louis po soigni voutra fenna et que y'é on témoein.

— Adon, non de non, vo lâi tiâie ?

— Oh po cein na ! mâ l'irè tant mau que...

— Eh bin l'âi vo gariâ ?

— Hèlâ na ! l'étâi traô tâ po la sauvâ.

— Eh bin pisque vo ne lâi ni tiâie, ni gariâ, allâ vo promenâ, vo dâivo rein, et se voutron cocher n'est pas 'na canaille, derâ to coumeint mè.

C'était un jour de revue. Le commandant d'arrondissement, qui était doué de plus d'embonpoint que d'esprit, fit appeler devant lui le chef de la musique militaire : Je suis assez content de votre musique, lui dit-il d'un ton bref, vos hommes sont propres, les instruments bien astiqués... Si je ne me trompe, ce sont les trombones qui sont au 1^{er} rang ?...

— Oui, mon commandant : Ils occupent le premier rang parce qu'en allongeant la coulisse, ils enfonceraient nécessairement les côtes de ceux qui seraient placés devant eux.

— Parfaitement. Néanmoins j'ai une observation très importante à vous faire. J'ai remarqué à plusieurs reprises qu'en jouant, les uns allongent la coulisse tandis que d'autres la retirent, ce qui fait une impression fort désagréable à l'œil. Veuillez veiller à ce que le fait ne se répète pas à l'avenir, car je veux de l'ensemble et de la symétrie dans la troupe.

Quelques personnes s'entretenaient l'autre jour d'un cas de longévité assez rare. Il s'agissait d'un paysan du canton de Fribourg, décédé dernièrement à l'âge de 100 ans.

— Eh ! voilà bien une affaire, s'écrie ingénument l'une d'entre elles, si mon grand-père n'était pas mort il y a quelques années, il en aurait aujourd'hui 102.